

# Le fantôme de Marseille

Autor(en): **Cocteau, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **25 (1957)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-567680>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Le fantôme de Marseille

de Jean Cocteau

*(Ce récit est extrait des «Oeuvres Complètes» parues chez Marguerat dans une fort belle édition.)*

Depuis quatre jours Achille vivait déguisé en femme dans l'appartement des femmes. Mais il ne s'agit pas, comme vous pourriez le croire, de l'Achille de la légende et vous ne commencez pas un conte grec. L'Achille dont je vous parle était arabe, de mère marseillaise; il avait vingt ans: il en paraissait quinze. Il était beau, d'une beauté féminine, sans être efféminé. Je veux dire que son visage imberbe et dur, sa taille mince, ses attaches petites, permettaient à ce jeune drôle de porter prestigieusement les toilettes d'une mode où la femme essaye de ressembler à l'éphèbe et que, sur sa personne, ces modes se féminisaient par contraste et lui donnaient un charme inénarrable, fabuleux (dans le sens propre du terme) et ambigu.

Pour quel motif notre Achille portait-il une robe, des bas, des colliers de femme? En quel endroit les portait-il? Nous devons à l'exactitude scrupuleuse de notre récit d'avouer qu'il se cachait, ou plus exactement qu'on le cachait, le soustrayait aux recherches de la police; que cette ruse combinée par une femme nommée Rachel amusait beaucoup ses compagnes et que ces compagnes et cette Rachel, bien moins vêtues que notre héros, l'entouraient de rires et de gentillesses dans une chambre secrète d'un très mauvais lieu de Marseille.

Bref, Achille, malgré son jeune âge, «faisait travailler» deux filles. L'une, Rachel, travaillait en maison, l'autre, Marthe, travaillait sur la Canebière et dans les rues voisines.

Rachel et Marthe aimaient Achille. Achille les aimait. Il montrait juste ce qu'il fallait d'indifférence cruelle pour tenir son rôle dans le milieu où, sauf en de rares circonstances, la tendresse ne s'affiche pas.

Tout ce joli monde était fort naïf, quoi qu'on suppose; bien des habitudes mondaines eussent choqué au vif les membres de cette petite trilogie qui ne pensait pas à mal et suivait les rites d'une tradition séculaire.

Le malheur voulut qu'Achille se laissât entraîner par Victor (un collègue) dans une entreprise moins officielle — un cambriolage pour ne rien dissimuler — et que, la police le recherchant, Rachel et ses compagnes eurent l'audace de le travestir et de le mêler à leur troupe. Madame, conquise par la gentillesse d'Achille, se fit complice du stratagème, et, depuis quatre jours, on recherchait Achille, caché, comme l'Achille du mythe, en costume de femme, dans l'appartement des femmes.

Hélas! les meilleures choses ont une fin. Madame prévoyait une visite domiciliaire et, malgré ce que l'entreprise offrait de scabreux, il fut décidé que notre héros quitterait le «Flamboyant» et parcourrait les ruelles sombres jusqu'à nouvel ordre.

Les premiers pas dans la rue amusèrent Achille. Le travesti imprimait à sa fuite un style de carnaval et l'amusement lui masquait le drame. Il le masquait à tel titre qu'au lieu de se tenir, comme convenu, dans l'ombre des rues étroites qui entourent les halles, Achille se risqua, vers huit heures du soir, d'abord sur le quai, en face des bateaux qui visitent le château d'If et qui jouent du gramophone, ensuite, en pleine Canebière.

Ce fut là qu'il aperçut Marthe sur le trottoir qu'elle arpentait. Voulant l'éviter et craignant un esclandre, il s'élança vers la chaussée. L'oeil étonné d'un sergent de ville lui rappela que les jambes qu'il venait de prendre à son cou ne devaient pas être très en rapport avec son apparence actuelle. Il voulut changer trop vite d'allure, recula, s'embrouilla dans la circulation de Marseille, illustre pour son désordre, et trébucha, bousculé, renversé presque par une limousine.

Il se retrouva en un clin d'oeil au centre d'un attroupement qui gesticulait, relevé par les bras robustes du chauffeur de la limousine, emporté, déposé sur les coussins à côté d'un monsieur fort grave, qui, d'une main signifiait au chauffeur de prendre le large et de l'autre, à la foule et à l'agent, qu'il se chargeait du reste, que l'incident était clos, qu'on pouvait se disperser et chercher d'autres réjouissances.

Le propriétaire de la limousine s'appelait M. Fabre-Maréchol, il possédait une des plus grosses fortunes de Marseille, fabriquait de l'huile d'olive (l'huile Maréchol) et rentrait de son cercle. Il venait d'agir, croyait-il, sous l'influence d'un réflexe d'humanité bien naturel et, peu à peu, tandis que l'énorme limousine glissait le long de la mer, il se demandait, en contemplant le profil et la silhouette suggestifs de sa victime, si son réflexe d'humanité n'était pas plutôt un exemple de notre prodigieuse aptitude à prendre contact avec la chance, à sauter sur le miracle que les hommes appellent tous secrètement et que réclament les moins imaginatifs, même lorsqu'ils croient s'être fait une raison.

M. Fabre-Maréchol tapotait les mains d'Achille, lui demandait s'il était blessé, s'il se ressentait encore de sa chute.

Achille n'était jamais en reste lorsqu'il s'agissait d'inventer une fable. Il joua la scène à merveille. Il soupira, se traita de sotte, se donna pour une pauvre fille du nom de Lily, détourna la tête en parlant de sa chute, de sorte que cette chute pouvait se présenter comme une ébauche de suicide, essuya une larme, parla de sa solitude et de son dégoût des moyens de vivre qui s'offrent aux jeunes personnes de Marseille lorsque leur famille est défunte, bref, émut ce brave M. Fabre-Maréchol au point que ce très brave homme se demanda, sans oser trop y croire, si le destin ne venait pas de le toucher d'un doigt de neige et si le coeur sentimental qu'il cachait sous sa jaquette de père de famille et d'industriel, ne venait pas de trouver enfin une occasion de se mettre en route.

M. Fabre-Maréchol possédait une femme, deux filles et un fils insupportables; c'était un de ces hommes charmants dont ont dit: il est stupide mais il a une femme, des filles et un fils de premier ordre.

Ces personnages de premier ordre se trouvaient momentanément en villégiature à Pourville. M. Fabre-Maréchol jouissait de la vie de garçon et soupirait en pensant au pied-à-terre qu'il gardait vide et qu'il espérait employer un jour à quelque songe. De vagues aventures eussent choqué son âme sensible; il rêvassait, attendait, construisait, espérait dis-je . . . et voilà que d'un choc et comme sous le coup d'une baguette de fée une jeune femme habitait sa voiture, une jeune femme-oiseau, une jeune figure aussi douce, aussi blonde, aussi anonyme que Mélisande.

M. Fabre-Maréchol jugea cette conquête digne de pénétrer dans le pied-à-terre encore vierge. C'est ainsi que soudain Achille, au lieu de rôder dangereusement sous les regards de la police, échoua au milieu du luxe, longuement, amoureusement préparé par un riche industriel, pour y doré, pour y adorer une idole.

Son plan n'était pas complexe: «S'il me touche, combinait-il, je lui saute dessus, je l'assomme, je le soulage de son portefeuille et je me sauve.»

Mais M. Fabre-Maréchol en avait décidé autrement. Et, de fil en aiguille, en face de l'attitude respectueuse du septuagénaire, Achille modifia ses plans. De rapides, ils devinrent à longue portée. Au bout de quelques heures il s'agissait bel et bien d'installer Lily, de la mettre dans ses meubles, de lui faire servir sa popote par la vieille concierge et d'attendre la minute où, à force de petits soins, M. Fabre-Maréchol arriverait à fondre la glace, parviendrait à vaincre une pudeur légitime et verrait couronner sa flamme.

«Vous comprenez, avait dit Achille, vous c'est pas comme les autres. Je ne voudrais pas vous bourrer le crâne et vous le faire au chiqué. Vous vous adressez à mon coeur... j'attendrai que mon coeur réponde...» On voit qu'il savait vivre et qu'il pouvait, comme on dit, sortir sans bonne.

J'ajoute, ce qui est le comble, que M. Fabre-Maréchol, ivre d'amour et de confiance, lui demanda si elle ne connaissait pas une camarade qui puisse lui servir de femme de chambre et que notre héros, suivant à l'aveuglette la ligne italienne des *opéra-buffa*, proposa et obtint les services de Marthe.

Je laisse entendre la surprise de Marthe, les fous rires du couple et les étranges scènes que le pauvre industriel aurait pu surprendre s'il n'avait craint de s'imposer, faisant preuve d'un tact incroyable dans l'horaire de ses visites.

L'extraordinaire situation durait. Le couple se dorlotait. Marthe sortait et renseignait Rachel. La police se lassait.

M. Fabre-Maréchol espérait.

Même depuis une semaine son espoir se teintait d'une légère impatience, car il ne voyait pas sans crainte approcher la date du retour des siens et redoutait, à juste titre, les imbroglios d'une existence double.

Marthe sentait cette impatience. Elle conseilla aussitôt au jeune homme de rendre un peu les brides, de montrer un peu d'abandon et de proposer par exemple une «sortie», ce qui flatterait la vanité du vieillard. Cette sortie était fort dangereuse. Achille l'osa. On les vit ensemble, on bavarda. Au cercle, on posa des questions. Fabre-Maréchol rougissait, baissait les yeux, se défendait mollement, acceptait les bourrades.

Les choses devinrent si tendues, si délicates, que Marthe, plus nerveuse, moins inconsciente, décida coûte que coûte d'en finir. Il fallait acheter une arme (sait-ont jamais?), et maintenant qu'Achille possédait une petite fortune en perles, risquer ce que les apaches appellent une mise en l'air, c'est-à-dire une attaque brusquée qui laisserait le pauvre industriel bâillonné, ficelé, seul, une nuit, au milieu des ruines de son rêve.

Ce projet rendait Achille fort sombre. Il convenait de l'utilité d'en finir, mais cette existence lui plaisait et il ne prévoyait pas sans malaise de retomber dans une autre, singulièrement compliquée par des poursuites nouvelles.

Le couple choisit pour le dénouement un soir où Fabre-Maréchol, très fier, emmenait sa conquête dans une sorte de club de danse. Marthe attendrait leur retour, l'arme dans la poche de son tablier de soubrette, on attaquerait le vieillard sans défense, on l'immobiliserait et on mettrait les voiles.

Le dancing était plein de monde et de tumulte. Personne n'osait approcher la petite table mystérieuse où Fabre-Maréchol jouissait de son triomphe. Achille, qui ne s'appliquait plus à son rôle, offrait aux specateurs un singulier spectacle. «Si j'étais Maréchol, je me méfierais des moeurs de cette petite», décréta une

jeune personne très belle qui trônait à une table où se massaient les grosses légumes de la ville.

Le fait est qu'Achille, sous son maquillage, ses faux cils, ses plumes et ses tarlatanes, prenait une allure garçonnière de moins en moins dissimulée. Il n'entendait plus l'orchestre, ne voyait plus les lampes, ne recevait plus les balles multi-couleurs. Le cœur serré d'une tristesse vague, malhabile à démêler la part de révolte qui le retournait contre son ignoble ingratitude, il tombait dans d'étranges folies, se voyait entraînant Maréchol dans la voiture, se précipitant à ses pieds, lui avouant tout, le suppliant d'être bon, de le garder comme un fils; puis c'était d'autres images. Il rôdait, rôdait, rôdait, les mains dans les poches d'une veste courte. Il fallait éviter la police, il fallait disparaître dans les boutiques chinoises, attendre, se glisser dehors, reprendre sa démarche le long de la rue de la Rose, de la rue Saint-Christophe, à travers les docks sinistres. Non! Il avouerait la vérité à Maréchol! Maréchol ne le chasserait pas, comprendrait, pardonnerait... Il avait une âme bonne, un cœur tendre...

Un sursaut: et Achille se retrouvait dans le dancing, frôlé par les danses, contemplé par Maréchol un peu ivre, inspecté par cent yeux. «Partons», dit-il.

Ce fut en haut de l'escalier de marbre qui descendait au vestibule que la catastrophe eut lieu, avec cette effrayante espièglerie de la foudre. Achille, plongé dans les souvenirs, aussi peu que possible incorporé à son personnage de femme élégante, venait de se laisser poser son manteau de fourrure sur les épaules lorsqu'il reconnut en bas d'une des rampes du vaste escalier, Victor, son complice du cambriolage, sous l'uniforme d'un groom. La suite, je le répète, se déroula si vite qu'il me faut recourir à une sorte de ralenti pour vous le décrire.

Après un cri: «Victor!» et un coup de sifflet strident obtenu par l'introduction, extravagante à voir, de doigts bagués entre des lèvres écarlates, Achille, comme à cheval sur la vitesse et sur la mort, enfourcha la rampe de marbre, s'éloignant des bouches grandes ouvertes du maître d'hôtel et de Fabre-Maréchol. Le pauvre enfant, victime d'un réflexe de voyou, pris dans ses rêves et dans ses jupes, avait compté sans les entraves. Qu'arriva-t-il au juste? On entendit crier et, brusquement, d'une seconde à l'autre, cette glissade céleste se mua en quelque chose de terrible, de fatal, d'immobile, de rouge, de pâle, de définitif, de voué au silence solennel des ruines.

La foule s'élançait. Fabre-Maréchol, marche à marche, le binocle en désordre, descendait, le regard fixe, vers un épouvantail de plumes de coq et de tarlatanes, une petite créature plate, écrasée par terre, et, par suite d'un désordre funèbre, sur le sexe de laquelle ne pouvait subsister aucun doute.

Une nappe blanche venait de recouvrir le corps, mais chacun avait eu le temps de se repaître du spectacle de l'industriel, les yeux rivés sur l'indécence révélatrice. Et chacun, comme de juste, se trompant sur la nature de cette hypnose, cette foule frivole ne ménageait pas ses sarcasmes. C'est donc suivi d'une rumeur moqueuse, que Maréchol, titubant, encore respecté de la police, chercha sa voiture. Rumeur d'autant plus moqueuse, on le devine, que le misérable entraînait Victor, trait d'union unique entre le possible et l'impossible, étrange Antigone en costume de groom.

Dans la voiture, tandis que la tête de Maréchol roulait sur sa poitrine comme une tête coupée, Victor parlait, parlait. «Vous en faites pas», déclarait cet optimiste. «Y a pas que ce pauvre Achille de par le monde. Vous vous consolerez.



Ainsi moi, tenez, j'ai l'air de rien, moi qui vous parle; mais quand je m'habille en femme, parole! vous diriez Marlène Dietrich!»

On arriva, on monta, on sonna. Marthe guettait ce coup de sonnette, au comble de l'énervement. Comme elle allait ouvrir la bouche... «Pas la peine, déclara Victor. Te donne pas la peine, Monsieur sait tout.»

Monsieur ne savait rien, ne comprenait rien. Depuis une heure il habitait un monde funeste, un monde à l'envers où les moindres signes cessent de signifier, où le coeur écoeuré se demande comment il peut battre.

Ecroulé, échoué dans un fauteuil, il regardait tour à tour, avec hébétude, Victor, Marthe, les meubles, le décor hanté, planté dans l'espoir vague d'y vivre heureux.

Une grosse larme roula le long de sa narine, s'accrocha aux poils de la moustache grise, hésita, continua sa route sur la barbe. Marthe vit cette larme et fut trompée. Victor venait de la mettre au fait. «Oh! s'écria-t-elle, les cochons! ils étaient de mèche!»

Elle empoigna le revolver, visa, tira.

On connaît le scandale des assises et comment les journaux escamotèrent les détails du procès.

Interrogée par le juge d'instruction, Marthe dit qu'elle devrait regretter son acte vu que M. Maréchol était un brave type et qu'elle n'avait pas compris pourquoi il pleurait, mais qu'au fond elle ne regrettait rien, vu qu'elle ne pourrait pas vivre sans Achille et que ce pauvre Monsieur n'aurait pas pu vivre non plus, «rapport qu'il était amoureux d'un fantôme».

*Journal de Pierre Coret*

## Critiques . . . . .

Ingrid *Bergman* est-elle, ou non, le personnage de «Thé et Sympathie» actuellement créé en France au Théâtre de Paris? Dans l'enthousiasme du moment, j'ai répondu oui sans hésiter, tant l'artiste est belle et sereine. Le décor est plus-que-parfait, en ce sens que l'action y trouve tous ses éléments et parce qu'aussi il ne retient pas l'attention du spectateur pour le détourner de pauvretés ou de faiblesses que la pièce pourrait comporter. J'ai répondu oui aussi parce que la pièce a été montée avec un soin infini par Jean MERCURE, et parce que Jean Loup PHILIPPE me touche à plus d'un titre. J'ai répondu oui encore, parce que l'oeuvre elle même, traitant un sujet scabreux révèle le tact de son auteur, ANDERSON. Enfin, je n'avais que des compliments à faire. Je me suis laissé aller, et j'ai passé une soirée parfaite.

Et pourtant, j'attends le film... J'ai oublié que l'héroïne devait être jeune et frêle. Que le souvenir de son premier mari doit s'incarner dans le jeune pensionnaire trop sensible. Je ne me suis pas demandé pourquoi BERGMAN était tellement maternelle, et si peu désirable que c'est le jeune homme qui se fait violer, et non elle. Dépucelage en trois actes, a-t-on dit. C'est trop vrai et prend presque figure d'inceste. Je ne comprends plus maintenant pourquoi la femme du professeur quitte son mari à la fin de la pièce: Ce doit être parce que je ne suis pas assez sain. J'en connais des femmes qui, après le fruit vert, ou même simultanément, se seraient gardé, comment dire, un confort. Mais peut-être le professeur sublimait-il »trop, dans ses clubs sportifs, son énergie vitale.